

Cinéma



Entier
Giovanni Segantini aimait peindre entouré de ses proches, que ce soit en plein air (à dr. avec sa femme Bice) ou en atelier comme pour «Les mauvaises mères» (1894). GETTY/SEGANTINI-FILM



Segantini aspiré toujours plus haut

En excluant les regards extérieurs pour ne laisser parler que l'artiste, le réalisateur Christian Labhart a pris un risque payant dans sa biographie filmée

Florence Milloud Henriques

La peinture, Giovanni Segantini la respirait comme un rare oxygène, il l'a vécue... à la vie, à la mort. Apatride, privé d'appartenance à sa terre natale (l'Italie) et transparent pour sa terre d'accueil (la Suisse), il avait fait de cette peinture son pays. Un refuge. Une chambre de résonances intimes. Mais jamais il n'a oublié qu'elle est aussi cette zone frontalière du partage entre les sensibilités. C'est dire si sa précocité surgit du linéaire de sa mère, si son existence transhumante vers les sommets toujours plus hauts de l'Engadine innervent son œuvre. C'est dire, aussi, si l'homme appelé par les valeurs et le peintre tonifié par les forces de la nature ne font qu'un. C'est dire, encore, que pour comprendre l'un, il faut aller chercher l'autre, et tant pis si l'histoire de l'art goûte peu ce mélange!

Touché au cœur par cette «peinture cinématographique», Christian Labhart ne s'est pas laissé intimider par de vains

«L'âme de mon arrière-grand-père est partout à Maloja»

● **Interview** Petite-fille de Gottardo, fils aîné du peintre, Diana Segantini vit toujours dans les meubles du patriarche à Maloja (GR). Si les meubles signés Carlo Bugatti n'ont pas changé de place, la cinquième génération n'a pas fait du chalet un musée, et encore moins un mausolée. «Mais, assure-t-elle, l'âme de Giovanni Segantini est encore partout, présente mais pas pesante.»

Après avoir grandi dans cette maison, après avoir fait ses classes en histoire de l'art comme en études internationales et en langues, Diana Segantini assume sa filiation, tout en portant sa postérité en assurant notamment le co-commissariat d'expositions (Fondation Beyeler 2011, Milan 2014). «Un développement naturel», dit-elle.

En privilégiant l'immersion dans l'œuvre au débat d'experts,

le réalisateur Christian Labhart défend un parti pris radical, est-ce aussi le vôtre? C'est vrai qu'à première vue le choix peut paraître réducteur, mais je le soutiens pleinement et je suis enchantée du résultat. Giovanni Segantini n'a pas eu très souvent la parole dans sa vie d'artiste. C'est une très belle idée



Diana Segantini
Arrière-petite-fille du peintre

que de la lui laisser, d'autant plus qu'après une longue traversée du désert pendant laquelle son œuvre n'était pas reconnue comme celle d'un grand peintre et la réception de son travail a beaucoup

évolué depuis les années 1990. Alors ce destin, même si je le connais par cœur, continue à me toucher comme il l'a fait à travers ce film.

Comment son image vous a-t-elle été transmise?
C'est le portrait d'un grand homme doué d'un énorme cœur qui a passé de génération en génération. On nous l'a décrit comme un être portant les valeurs de l'honnêteté, de la générosité, de la tolérance comme piliers centraux de l'existence et de l'éducation qu'il a voulu donner à ses enfants, l'éducation qu'il n'avait pas eue. Ça peut paraître un peu kitsch mais c'est comme ça qu'on nous l'a décrit. Un homme d'envergure, proche de la nature et transporté par la beauté. Aujourd'hui, on dirait aussi: un workaholic.

Entier, Segantini avait aussi l'art de conjuguer ses passions pour la vie de famille et le travail...
Il travaillait énormément mais toujours entouré de ses proches, même lorsqu'il posait son cheval en pleine nature. Bice, son épouse, lui lisait de la littérature alors que ses amis étaient toujours dans les environs. Et comme il s'agissait aussi de ses collectionneurs, comme le Dr Oskar Bernhard, qui contribuera à l'ouverture du Musée Segantini, à Saint-Moritz, en 1908, et qui permettra à l'apatride de devenir Suisse après sa mort, on nous a raconté que, souvent, ses toiles n'avaient pas le temps de sécher que déjà elles étaient achetées! Mais le mariage entre expérience de vie et labeur se fait aussi directement dans l'œuvre, le reconnaît le public de l'enfance à l'engagement du processus vital d'un jeune qua-

principes. Pour Giovanni Segantini, magie de la lumière, le réalisateur a sillonné les intersections entre le foyer et le cheval, entre les certitudes et l'inspiration. Il a écouté Giovanni Segantini (1858-1899) avant de faire parler l'orphelin des bords du lac de Garde «abandonné, seul, rempli de révolte comme un chien fou». Le gosse qui «voulait vivre» a laissé sa plume retenir ce passé qui l'a fait homme, il a posé les justes mots sur ses intentions de peintre, il a tout dit - dans le film, Jean-Luc Bideau lui prête sa voix, et Marthe Keller donne la sienne à la vie - pour qu'on puisse le suivre dans sa course à l'exaltation des gammes de la nature. Pour qu'on puisse l'accompagner dans la magie de la lumière. «La peinture, défendait-il, ne se limite pas à une dimension visuelle, j'essaie de visualiser mes sentiments.»

«L'art ne meurt jamais, il fait partie de notre moi»

Giovanni Segantini Peintre (1858-1899)

dragénaire peignant en plein air à 2700 mètres. Elle le laisse vivre en peintre, en mari fou d'amour pour Bice, en père dans un circuit autosuffisant sans tapages extérieurs et étayé par le seul

Huis clos avec l'œuvre
Empathique au point de se faire oublier, la caméra du Zurichois fait pareil. Elle visualise les ombres portées sur l'existence, du drame de l'enfance à l'engagement du processus vital d'un jeune qua-

Cette œuvre extraite il y a une vingtaine d'années des oubliettes de l'histoire, avant d'être célébrée par les hommages monographiques de la Fondation Beyeler, à Bâle (2011), et du Palazzo Reale de Milan (2014-2015), restait à suivre le chemin pris par Christian Labhart pour rencontrer le gosse d'Arco devenu «artiste pour être libre». Restait à écouter le peintre de l'essence de la vie prôner: «Faites de l'art un culte, il comble le vide que les religions laissent en nous», et affirmer: «L'art ne meurt jamais, il fait partie de notre moi.» Cette rencontre scellée sur grand écran, on comprend mieux ses autoportraits arrimés aux rivages de la folie qui aurait pu le submerger si l'énergie de la création n'avait pas regardé. Et on se dit que plus jamais on ne regardera ses *Mauvaises mères* de la même façon...

«L'art ne meurt jamais, il fait partie de notre moi»

Giovanni Segantini Peintre (1858-1899)

Giovanni Segantini, magie de la lumière
Lausanne (avec le 18 h 30 la présence de l'équipe du film aux Galeries), Morges, Vevey
www.segantini-film.ch

Jérôme Meizoz construit discrètement son œuvre

Prix des lecteurs 4/6
Dans «Haut Val des Loups», l'écrivain revient sur l'agression sauvage d'un militant écologiste dans le Valais des années 90. Présentation samedi à Lausanne

Sur ce *Haut Val des Loups*, nommé pour le Prix des lecteurs de la ville de Lausanne, beaucoup de lignes ont été écrites lors de sa sortie, il y a un an. Car le sujet intrigue: le livre revient sur l'agression violente et non résolue de Pascal Ruedin, alors responsable de la section valaisanne du WWF, passé à tabac par trois hommes dans son chalet de Vercorin en 1991. La force de ce fait divers a incité l'écrivain Jérôme Meizoz, né à Vernayaz, à en tirer un roman. D'autant plus que l'écrivain et professeur de littérature à l'Université de Lausanne, jeune militant écologiste aux moments des faits, a côtoyé la victime. «On a été plusieurs à avoir vécu ce drame comme quelque chose de terrible, à cause de sa violence et du fait que justice n'a pas été faite. J'étais en position de raconter cette histoire, pour ne pas laisser la victoire au silence.»

Dans un style épuré et poétique, l'écrivain livre un roman aussi ramassé que le dossier de l'enquête est épais. «J'apprécie ce qui est elliptique, je n'aime pas qu'on m'explique trop, ça laisse de la place à l'imagination.» Il ne fait pas œuvre de détective, puisque les plus de 500 pages de documents liés à l'affaire dorment au Tribunal cantonal valaisan. «Tu n'auras jamais accès aux sources, débrouille-toi avec la littérature», écrit le narrateur.

Ancien élève de Bourdieu à Paris, Meizoz scrute l'affaire en sociologue, comme il a décortiqué auparavant son enfance et celle de sa famille, par exemple dans *Jours rouges*, sur le grand-père socialiste. Mais il se pose aussi en romancier. Un virage amorcé en 2013 avec *Séismes*, qui évoque le parcours d'un enfant vers l'âge d'homme. Si, dans *Haut Val des Loups*, personnages et faits sont réels, il s'agit bien d'un roman.

La victime est appelée le «jeune homme», tandis qu'on ne connaît Maurice Chappaz derrière «Le Poète des cimes blanches». Des noms propres effacés pour élever cet événement tragique au rang de fable. Citant *En attendant les barbares* de Coetzee, ou *La route*, de McCarthy, l'auteur souhaite interroger ce qu'il reste de l'humain quand surgit la violence.»

Il met néanmoins aussi sur la sellette ce Valais qu'il aime tant et où il retourne presque chaque fin de semaine pour voir sa famille. «Je ne suis pas en rupture avec mon canton, mais il y a dans ce livre une mise en cause du déficit politique, lorsque, à un moment, le débat ne suffit plus et que la violence le remplace.»

Entre le professeur de littérature et l'écrivain, n'y a-t-il jamais de conflit? «J'arrive bien à dissocier les deux. Lorsque j'écris, je ne pense pas comme le prof.» Reste une même veine mordante. Tandis que le romancier pointe sa plume sur une affaire judiciaire enlisée, l'universitaire pose son œil critique sur le champ littéraire francophone et romand. Il travaille ainsi depuis plusieurs années sur la figure de l'auteur, comme dans *Postures littéraires*, paru en 2007.

Du côté romand, dans une tribune parue en septembre dans *Le Temps* et qui a fait réagir le milieu, il notait que «le message structurel délivré par le succès de quelques best-sellers n'a rien de réjouissant pour l'ensemble de la vie littéraire». Il explicite: «Des succès comme celui de Joël Dicker dépendent davantage d'un circuit littéraire transnational que de la reconnaissance locale.» Il regrette aussi cette mode médiatique qui juge les auteurs sur un seul livre au lieu de suivre une œuvre en construction. Et cela n'a rien à voir avec de la jalousie: «Avoir le succès qui est tombé sur Dicker serait pour moi un cauchemar. Je n'ai rien contre la construction médiatique de tels phénomènes, pourvu qu'on n'oublie pas qu'il y a d'autres formes de littérature plus discrètes.» **Caroline Rieder**

Lausanne, Cercle littéraire
Présentation publique sa 9 janvier à 11 h
Entrée libre sur inscription à l'adresse: prixdeslecteurs@lausanne.ch
www.lausanne.ch/prixdeslecteurs

Lausanne, Grange de Dorigny
Lecture publique du livre par Roland Vuilleuz et Christian Pralong, le 25 février à 19 h
www.grangededorigny.ch



Haut Val des Loups
Jérôme Meizoz
Ed. Zoé, 128 p.

Grosses chutes de notes dans les rues de Nyon

Festival Du 18 au 21 février, les Hivernales offrent une trentaine de concerts sur toutes les scènes de la ville

Depuis sept ans, à la saison froide, les Hivernales tombent plus sûrement que les flocons. Le festival nyonnais a levé le rideau sur son édition à suivre du 18 au 21 février, oscillant à suivre de son habitude entre rock et electro, découvertes et révélations, musiciens vernaculaires et formations internationales.

En tout, plus de 30 artistes se produiront au gré de 11 lieux, dont 8 gratuits. Parmi eux, l'Usine à Gaz, la Parenthèse, le Cactus Jack,



Parmi les groupes du cru, Antipods, «math rock» de haut vol. DR

le Quai 23, le Saint-Jean, le Mumbai Bar, la salle communale, etc. Autant de capacités, autant d'ambiances autorisant un panache large et branchant Nyon en mode live. Pour s'en convaincre, il suffit d'aller écouter dès jeudi 18 février les arcs soniques d'Antipods, le premier soir de Cactus. Ou l'electro expérimentale d'Alice Roosevelt, le même soir.

Vendredi offre un banquet conséquent, qu'il s'agisse de têter des amplis vintage (The Mondrians et The Animen) ou de croquer du hip-hop (The Geek X Vrv, mais surtout les rescapés d'ONYX, bateleurs old school venus du Queens new-yorkais et de la seconde vague rap du début des années 1990).

Samedi soir se veut plus franchement electro et clubbing, ramenant quelques noms fameux de la scène française, dont Etienne de Crécy, FlexFab, Hyphen Hyphen, Cotton Claw... Les petites scènes mélangent les styles, avec MyBand, Tom Fire et Maddam, projet à découvrir entre le rappeur Rocobobely et le batteur Laurent Biolay. Le festival, au budget de 175 000 francs, s'achève dimanche après midi dans un jacuzzi géant près du lac.

François Barras
Nyon, divers lieux
Du je 18 au di 21 février
Loc.: Fnac, Migros Nyon et sur le site www.leshivernales.ch

Repéré pour vous

Gallienne en v.o. poétique

Guillaume Gallienne entame *L'invitation au voyage* et Charles Baudelaire parfume l'atmosphère de sa corrosive et entêtante douceur. Avec *Ça peut pas faire de mal*, le comédien rentre dans les cuisines et les salons tous les samedis sur France Inter, y faisant régner les classiques de sa voix impérieuse. Attentif à ne pas snober l'auditoire de son impressionnante érudition, à éviter de pontifier, ce lecteur, en miroir de ses sujets, «convie, escorte, vivifie». Les plus grands écrivains cèdent, même et surtout les poètes, héros



Ça peut pas faire de mal, tome 2, 2 CD
Guillaume Gallienne
Ed. Gallimard, 212 p.

de ce volume. Baudelaire voulait transformer la boue en or. Eluard invitait à contrecarrer la laideur de la guerre. Apollinaire caressait le chat sérapihique d'une voix aimée. Aragon, ce «fou d'Elsa», vendait à l'encan les rêves broyés. Chacun se fait enfin entendre. De *L'invitation au voyage* en *Lettres à Lou*, luxe, calme et volupté. **Cécile Lecoultré**

Philippe Wicht rêve d'un «Plan cul» avec le public de l'Arsenic

Scène
Prix suisse de la performance 2015, l'artiste prépare sa nouvelle création à Lausanne

Avec *Prom*, Philippe Wicht (re)plongeait le public dans une scène de bal de promotion inspirée par le film d'épouvante *Carrie*. Le Fribourgeois (28 ans) installé à Lausanne y confrontait l'horreur cinématographique à la réalité théâtrale. S'amusant avec les spectateurs devenus voyeurs. Cette performance lui a valu le Swiss Performance Award 2015.

Changement de registre pour la nouvelle création du comédien



Philippe Wicht s'est formé au Conservatoire de Fribourg, aux côtés de Gisèle Sallin, puis à la Manufacture, à Lausanne.

formé à la haute école de théâtre la Manufacture. Avec *Plan cul*, c'est à une tout autre forme de rencontre contemporaine que le performeur invite le public. Dès le 12 janvier à l'Arsenic, il se plonge dans l'univers des rendez-vous conclus entre deux «inconnus» à des fins purement sexuelles. Une pratique qui se décompose avec les réseaux sociaux. Et inspire à l'artiste un solo performatif tissé autour de ce rituel et des émotions - attente, plaisir, satisfaction, solitude... - qui en découlent. «Un plan cul est très lié à l'intime, puisque l'on cherche à jouer dans un cadre précis, observe Philippe Wicht. On y dévoile complètement son intimité, mais

cela reste, pourtant, un moment antisentimental où l'on évite de trop se révéler. Ces rencontres catalysent beaucoup de choses de notre époque, des rapports communicationnels, de l'image que l'on se fait de l'autre, des attentes face à l'amour... C'est tout cela que je souhaite questionner et confronter aux rapports qui se tissent dans un théâtre.» Une recherche de jouissance (spectatorielle) qui passera par le corps, les regards, en mouvement et en musique. **Gérald Cordonier**

Lausanne, Arsenic
Du 12 au 17 janv.
Réf.: 021 625 11 36
www.arsenic.ch

En diagonale

La fièvre est finie
Pop Le producteur Robert Stigwood, qui a notamment géré la carrière des Bee Gees, est mort à 81 ans. Outre son travail sur le film et l'album disco *Saturday Night Fever*, deux succès monstres de 1978, l' Australien a produit *Grease* et les comédies musicales *Hair* et *Jesus Christ Superstar*. **F.B.**

Goncourt privé
Édition Les écrivains Eric-Emmanuel Schmitt et Virginie Despentes ont été élus hier à l'unanimité par leurs pairs comme membres du jury du Prix Goncourt. L'élection de Virginie Despentes, 46 ans, constitue une surprise dans la mesure où la romancière avait rejoint le jury du Prix Femina l'an dernier, dont elle devrait démissionner. **F.B.**